

DÉLAI DE VIDUITÉ

La façade donnant sur la rue Rambuteau était recouverte d'une affiche géante représentant Akira Kotoyama devant l'un de ses tableaux. Au-dessous, et en beaucoup plus petit, quelques-uns de ses disciples. L'affiche appelait à la grande exposition-exhibition des nouveaux artistes « organistiques » au centre Georges-Pompidou, du 27 octobre au 31 décembre 2017.

Akira Kotoyama (1975 -) eut un début de carrière obscur. En juin 2013, il s'installe à Paris. L'année suivante il devient célèbre en filmant en gros plan toutes sortes d'animaux en train de déféquer (plutôt des mammifères) puis en diffusant ces images, au ralenti, sur des immenses empilements d'écrans vidéo. Ces *vidé-jections*, traitant selon lui « du cœur même de l'art moderne par le corps gastrique dans un monde déréalisé et spiritualiste », furent aussitôt réclamées par tous les musées du monde qui découvraient, avec bonheur, un artiste résolument moderne. L'art de Kotoyama incarnait, selon Jacques Bouchard, critique d'art à *Télérama*, « l'éternité stratégique du vivant, organique, religieux, contre les pulsions obscures du néant de l'étant ». Il obtint sa naturalisation française, avec les félicitations de la Mairie de Paris en avril 2014.

Grisé par ce succès et stimulé par son génie enfin reconnu, Kotoyama délaissa ses architectures d'écrans et s'auto-proclama peintre *tri-dimensensoriel*. Il utilisa comme peinture les déjections plus ou moins molles qu'il récupérait à la petite cuillère, après avoir filmé leur fabrication en des performances publiques, fort goûtées d'un étroit cénacle issu des plus riches familles d'Europe. Puis, conséquent avec sa pensée créatrice, il utilisa ses propres excréments et régurgitations.

Ainsi, après le bleu Yves Klein (IKB de 1960), on vit naître en avril 2015 le marron Kotoyama, teinte qu'il s'empressa de déposer sous l'appellation AKB pour « Akira Kotoyama Brown ». Son art avait alors atteint « un apogée symbolique réifiant l'idée même d'art moderne en y insufflant l'espoir de ressuscitations hadales ; un art de son temps, un art réapproprié ! » avait charabiatiquement écrit la journaliste stipendiée de *Libération*, visiblement envoûtée par ces peintures en relief, ocres et olfactives et brillante utilisatrice de la terminologie des éloges de son temps.

L'artiste, stimulé par ces éloges permanents, décida d'aller plus loin dans son art. Grâce à un régime alimentaire soigneusement concocté, Kotoyama réussit à colorer en vert, rouge, bleu, jaune, ses propres selles et vomissures. Celles-ci avaient en outre l'avantage d'offrir des morceaux plus ou moins gros qui donnaient, selon lui, une « animation spatiale » au support. Son atelier, qu'il montrait complaisamment à tout journaliste qui le lui demandait, présentait d'innombrables bocal rangés, entassés même, par dégradés de teintes et par taille de morceaux de vomi et d'excrément.

Akira Kotoyama vendait maintenant ses créations aux couleurs « chromologiquement impossibles, proto-cubique » des centaines de milliers de dollars dans des salles des ventes qui, par un curieux hasard, appartenaient pour la majorité aux actionnaires des